

L'Amour*

Federigo Tozzi

Traduit de l'italien par Willy Burguet et Pietro Benzoni

Les nuages du matin s'éclaircissaient, mais la mer restait blême.

Virginia Secci était déjà sortie, et s'éloignait progressivement vers la pointe de la jetée, une construction de barres et de planches. Moi, je la regardais de la fenêtre de ma maison; située à quelques mètres de la plage. Les barques proches déployaient leurs voiles jaunes et orange; au loin par contre elles avaient la couleur de la mer ou paraissaient presque blanches.

Je ne quittais pas des yeux Virginia: j'en étais tombé amoureux; et j'étais tellement triste, que je n'avais aucune envie de sortir. Triste comme chaque fois que je la voyais; peut-être parce que je l'aimais trop. J'aurais tant voulu lui parler gentiment et simplement; *j'étais triste* aussi parce que je devais tenir compte de son mari. Mais je l'aimais en dépit de lui, et je ne voulais pas renoncer à mon long désir.

J'attendis donc qu'elle revienne de sa promenade. Entretemps, j'éprouvais un certain plaisir à penser très calmement à ces choses gentilles et simples; des choses que moi, je ne lui disais jamais.

J'étais assis sur le pas de la porte, et comme elle habitait par là, elle passa tout près de moi; je me sortis de l'espèce d'extase qui m'étreignait; et je la regardai sans même la saluer. Je me sentis pâlir; et après avoir croisé son regard, je détournai les yeux vers le sable. Et je l'écoutai marcher.

Si ma voix avait répondu à mes pensées, je n'aurais pas craint de lui parler, mais je n'avais pas ma voix de tous les jours, celle avec laquelle je parlais de n'importe quoi avec tout le monde.

Comme d'habitude, après l'avoir vue, je m'enfermai chez moi.

* Titre original: *L'amore*. Date de rédaction probable: 1914. Publiée dans «L'Illustrazione romana» du 20.12.1919, cette nouvelle a été ensuite incluse dans le recueil posthume F. TOZZI, *L'amore*, Milano, Vitagliano, 1920. Cf. F. TOZZI, *Le novelle*, a cura di Glauco TOZZI, con un saggio di L. BALDACCI e note di M. MARCHI, Milano, Rizzoli, 2008, vol. I, pp. 235-239, et vol. II, p. 917.

À travers les volets mi-clos, les reflets brillants et lumineux des vagues bondissaient sur le mur opposé de la pièce du rez-de-chaussée, comme de frêles miroirs mouvants.

Dans l'après-midi, je me mis à la fenêtre; même si j'étais presque sûr de ne pas revoir Virginia; et j'éprouvais une douleur à mon sens aussi trouble et ambiguë que le visage de son mari.

Sous mes yeux, le bleu de la mer s'accentua peu à peu, alors que le ciel restait plus pâle que l'eau.

Sur la mer, des traînées presque blanches s'étendaient jusque bien loin; une fois arrivées à proximité de la plage, elles se dissipaient.

Je ne savais plus depuis combien de temps je me trouvais à Cattolica; et j'avais quasiment l'impression d'être à peine arrivé. Si Virginia m'avait adressé la parole, je lui aurais dit alors que je l'aimais.

Le lendemain, le ciel était uniformément gris; et il avait plu au cours des dernières heures de la nuit. La mer était verdâtre près de la rive; et violette à l'horizon. Je ne vis pas Virginia. Sans savoir pourquoi, je pensais presque pouvoir l'oublier; mais, le soir, je ne pus me faire à l'idée de ne pas l'avoir revue.

J'étais prêt à inventer un prétexte pour me rendre chez elle; de fait si j'avais appris sa mort, je n'aurais pas souffert de la sorte. Survint un orage; et un violent sirocco l'emporta au dessus de Rimini. De nombreuses barques de pêcheurs rentrèrent, se faufilant avec peine sur un tout petit fleuve sinueux, qu'on appelle Tavollo.

Cette nuit là je ne pus dormir; et je me promis, je ne sais si je rêvais ou non, d'aller trouver Virginia le lendemain; même s'il me fallait partir en personne à sa recherche.

Mais, une fois levé, je ne me sentais plus capable de tenir cette résolution; et je restai sur le pas de la porte à attendre qu'elle entreprenne sa promenade jusqu'à la jetée. Et, pourtant, elle ne sortit pas.

L'après-midi, le ciel devint clair, presque serein et la mer prit d'un coup une superbe couleur bleu foncé.

Les cabines de baigneurs dessinaient, d'un côté, une petite ombre oblongue.

Ne pas voir Virginia m'apparaissait presque cruel et absurde. Mais entretemps, j'avais dû me convaincre que l'avocat Germano Secci, son mari,

traînait de plus en plus souvent dans les parages de ma maison. J'avais d'abord supposé qu'il voulait me parler; il aurait pu en trouver le moyen; mais il se comportait manifestement comme s'il avait voulu que je le remarque. Et moi, au contraire, je l'évitais, non pas parce que j'en avais peur, mais parce qu'il avait l'air tellement triste. Il était grand, pâle et maigre; toujours habillé de noir; et il suffisait d'un peu de vent pour faire flotter ses pantalons au bas des jambes et aux genoux. Il serrait dans sa main une grosse canne; et très souvent j'avais l'impression que ce bâton était plus vif que lui. Cet homme suscitait chez moi un sentiment d'angoisse; tandis que le désir de Virginia se faisait toujours plus aigu.

Dans la soirée, la mer se colora d'un bleu lumineux avec, un peu partout, des traînées plus sombres. Les voiles semblaient d'or; et le ciel était légèrement rose au fond de l'horizon.

Je me le rappelle bien, parce que à ce moment précis Virginia passa devant moi. Je m'en rendis compte seulement quand elle fut à quelques pas; et j'eus à peine le temps de lever les yeux pour la dévisager. Je regardai autour de moi, pour m'assurer que son mari n'était pas là, et je pris le risque de la suivre; je me proposais en effet de lui parler; un peu plus tard dans la soirée. Elle parcourut le môle jusqu'à l'extrémité où elle s'assit. Je fis de même, mais sans m'asseoir. Je regardais la mer à travers les planches de la jetée; j'avais croisé les mains dans le dos. Et je tendais l'oreille, sans me tourner vers elle. Le vent me faisait presque pleurer; mais plus fort était mon sentiment et plus grande la sensation que j'étais incapable de m'adresser à elle: et je me sentais comme aspiré par l'eau. Le fracas des vagues résonnait comme un carillon; à tout le moins à mes oreilles.

Entretemps les barques commencèrent à sortir pour la pêche. Elles progressaient clopin-clopant; et même si elles semblaient très lentes, après une demi-heure, toutes étaient déjà éparpillées en mer.

En voyant les pêcheurs frôler les planches de la jetée et regarder derrière moi, je comprenais que Virginia était toujours assise; j'en rougissais et je sentais la honte me monter douloureusement à la tête.

Le son des cloches se prolongeait dans les vagues bouillonnantes qui déchiraient tout le plan d'eau; et le craquement des planches sur les barres, parfois, s'apparentait à une voix amorçant un discours pour se briser tout-à-coup. J'étais complètement hors de moi. Que faisait Virginia? Pensait-elle à moi

ou peut-être, ne faisait elle-même pas attention à ma présence? Finalement je l'entendis s'en aller; et alors, moi aussi, je voulus faire de même; mais après être resté longtemps immobile, j'avais la sensation de ne plus savoir marcher; et je trébuchai sur une planche disjointe. L'intervalle même entre la mer et ma maison s'était apparemment multiplié par deux. Dans certains cas, la solitude allonge les distances à l'infini.

Le lendemain, pendant que je faisais quelques pas devant chez moi, en fumant ma cigarette, je sentis une main se poser sur mon épaule. Je me retournai, et l'avocat Secci me dit:

— Vous êtes amoureux de ma femme.

Je ne voulus pas mentir, mais je répondis :

— Ce n'est pas vrai.

— Pourquoi ne pas avouer la vérité? Vous n'êtes pas un homme comme tous les autres et vous ne trouverez pas ridicule la façon dont je veux m'adresser à vous. Écoutez-moi, plutôt. Vous ne rirez pas de moi; j'en suis sûr. Moi aussi j'aime ma femme. Je l'aime plus que tous ses amants. J'en suis convaincu. Chaque année elle me trahit avec un nouvel amant. Qui l'a regardée ne peut s'empêcher de tomber amoureux. Elle est belle. Elle seule est belle. Il n'existe pas de femme comparable. Mais quand je veux la caresser, elle me dit que je suis sensuel et que je l'aime uniquement parce que j'ai besoin qu'elle soit toute à moi. Elle fait les mêmes reproches à ses amants; et tous ne la désirent que pour sa beauté. Voilà cinq ans que je l'ai épousée; et elle est toujours plus belle.

J'éprouvai une espèce de frisson, mais Secci me prit la main et poursuivit:

— Soyez mon ami et comprenez mon amitié. Ne vous méprenez pas sur moi et ne me jugez pas comme le ferait le premier venu. Vous devez m'aider. Devenez son amant et emportez-la avec vous. Ne la quittez plus jamais. Je veux avoir la certitude que je ne la verrai plus. Je ne l'oublierai en aucun cas, mais je souffrirai moins. Prenez-la, vous.

À cet instant, cet homme, qui à première vue m'avait semblé louche voire stupide, fit naître en moi un sentiment inattendu. Et je voulus le rassurer, je lui dis que je pouvais me sentir son ami. Nous nous éloignâmes alors en silence le long de la mer.

Le vent était violent, comme lors d'un orage. La mer assourdissante. Du côté de Rimini des éclairs s'allumaient dans un sombre nuage noir.

Il me dit :

— Allons chez vous, parce qu'elle va sortir; et qu'elle ne doit pas nous voir ensemble.

Nous entrâmes, mais il nous était impossible de parler, et nous restions à regarder par la fenêtre ouverte. Moi, j'étais bouleversé; et lui, par son regard et son expression, essayait de me tranquilliser. Mais ce n'était pas possible, puisqu'il m'avait dit que Virginia allait sortir.

La mer était de plus en plus agitée, et il faisait presque noir. Par moments, les éclairs illuminaient toute la surface d'un bleu foncé, mais entaillé de bandes d'écume parfaitement blanches, quasi brillantes.

Secci me dit d'une voix tremblante:

— La voilà!

Je me retournai en direction de Virginia, le cœur plein d'angoisse.

Elle frôla la fenêtre, élancée et tendre; elle avait les jambes longues et la poitrine des plus belles statues grecques. Mais à l'idée de devoir lui parler, je fus terrifié par un pressentiment voluptueux; et je tombai à genoux.

Secci me releva, et puis me tendit un verre d'eau.